

Marie-Claire
Décembre 2023

marie claire

Par Thomas Jean

CULTURE

livres

L'ENTRETIEN

Valérie MRÉJEN

“J’ai une tendresse absolue pour les jeunes gens bizarres”

La plasticienne et réalisatrice écrit aussi des romans délicats mêlés d'autofiction. Ainsi de *La Jeune Artiste**, où elle raconte l'entrée dans l'âge adulte. Pour nous, elle revient sur ses années d'étudiante, qui l'ont façonnée. *Propos recueillis par Thomas JEAN Photo Thomas LAISNÉ*



Pourquoi, plus de trente ans après, mettre en récit vos années d'apprentissage à l'école d'art de Cergy ?

Depuis deux ans, je filme pour un documentaire les étudiants de cette école, alors j'avais envie de mettre en regard leur expérience et la mienne. Nos questionnements, notamment sur les sujets écologique et queer, ne sont pas les mêmes, mais il y a dans les ateliers toujours le même fatras – mannequins de vitrine, panneaux signalétiques, fruits qui pourrissent avec un écriteau « *travail en cours, ne pas jeter* »... –, toujours les mêmes jeunes gens bizarres pour lesquels j'ai une tendresse absolue. Car ils vont là où le sol est meuble, creusent leurs obsessions,

malgré les craintes des parents – qui leur disent et nous disaient aussi: « *Tu vas pas trouver de travail* », « *tu vas fréquenter des gens pas fréquentables* ».

Pourquoi le pronom « on » au lieu de « je », alors que le roman est autofictionnel ?

Car tout est collectif dans ce que je relate de ces années étudiantes. On se construisait les uns par rapport aux autres, on se regardait, on s'écoutait vachement. Nos personnalités étaient encore assez chewing-gum, mal dégrossies, indéterminées, alors avec ce « on », je projette le lecteur dans un espace un peu brumeux, comme ces installations d'Ann Veronica Janssens en forme de joyeux brouillards où nos silhouettes sont floutées.

Peut-on mettre ce livre en parallèle avec votre drôle de pièce de théâtre *Gardiens Party*, coécrite avec le dramaturge Mohamed El Khatib, sur les gardiens de musée ? En effet, les deux textes racontent tendrement les à-côtés de l'art

J'ai une sensibilité, oui, pour l'envers du décor, pour ceux qui ne sont pas dans la lumière – avec Mohamed, aussi, on a monté un centre d'art dans un Ehpad de Chambéry – tout en m'efforçant de rester tout-terrain: comme je le dis à la fin du livre façon bilan, je m'intéresse autant, parmi mes anciens camarades d'école, à unetelle devenue finalement travailleuse sociale qu'à untel devenu artiste mondain « *successful* ».

Durant l'écriture, aviez-vous en tête Annie Ernaux, chez qui la ville nouvelle de Cergy et ses habitants es sont aussi très présent es ?

Quoi qu'il arrive, j'ai Annie Ernaux en tête ! On avait d'ailleurs parlé de Cergy, elle et moi, lors d'une émission de radio... Comme pour elle, cette ville-là a été pour moi déterminante: étudier aux Beaux-Arts de Paris, c'est sans doute super, mais il y a des galeries d'art, des cinémas autour pour vous distraire, alors qu'à l'école de Cergy, située dans une zone commerciale « *mochedingue* » des années 70, on avait l'impression d'avoir pour nous une coquille vide où tout était à inventer.

Qu'est-ce que votre style littéraire, hyper précis, doit à votre œuvre d'artiste documentariste ?

Le sens du montage, je dirais. Quand je filme des gens, j'agence et retravaille des paroles existantes pour les rendre encore plus percutantes. Dans les romans, pareil, je juxtapose des impressions pour les faire résonner entre elles, même si je m'y autorise davantage de plans longs, contemplatifs, avec le temps qu'il faut pour trouver le bon mot et restituer ainsi, le plus fidèlement possible, mes souvenirs.

(*) Éd. É.O.L., 16 €.